

15. LA GAVOTTE DES MACCHABÉES.

Après avoir alerté un clignotant orange et franchi la grille en PVC blanc qui s'était ouverte comme par magie entre deux piliers de granite, ma grosse Mercédès noire aux vitres teintées s'engagea dans l'allée du parc en écrasant des graviers déférents.

« C'est beau le pognon ! » C'est la pensée profonde qui me vient à l'esprit chaque fois que je regagne le manoir qui domine l'estuaire de l'Odet, près de Plomelin. Ça faisait alors six mois que j'avais hérité cette propriété, avec un magasin d'antiquités à Sainte-Marine, d'une vieille tante bretonne dont j'avais appris l'existence en même temps que le décès. Faut dire qu'on avait longtemps hésité, Marinette et moi (Marinette, c'est ma moitié), à venir s'enterrer dans ce pays du bout du monde, nous qui avons toujours vécu à Paris. Mais on n'avait finalement pas osé dire non au petit homme à la tête de notaire plus vraie que nature qui nous avait demandé si on acceptait cette succession. Tous frais payés à l'État escroc, il nous restait encore, outre ces biens immobiliers, un bon paquet d'oseille nous permettant d'envisager un avenir pour le moins radieux et de longue durée.

Quitter nos petits bureaux parisiens, où l'on attendait chaque soir l'heure de la sortie en s'emmerdant à cent sous de l'heure chaque jour ouvré de chaque semaine, ne nous avait pas posé de cas de conscience, à Marinette et à moi. Par contre, envisager de gérer un magasin d'antiquités m'avait plongé dans l'angoisse au début de l'aventure, moi qui confondait jusque-là le biscuit de Sèvres avec le gâteau de Savoie... Mais la vendeuse dont j'avais hérité en même temps que du magasin, mademoiselle Koant, s'était avérée d'emblée être d'une compétence qui faisait autorité en la matière. Une autorité doublée d'une austérité bien moulée dans son éternel tailleur gris BCBG qu'elle semblait avoir accepté comme uniforme dès le début de son entrée au service de la mienne tata, il y a une vingtaine d'années, tata à laquelle elle avait voué une véritable vénération sans borne.

Bref ! Ce soir-là, c'est en parcourant l'allée du parc à la végétation paradisiaque, lentement, en gourmet, que j'aperçus deux pieds dépassant d'un massif de rhododendrons aussi roses que des fuchsias (avouez qu'il est plus facile d'écrire rose que fuchsia ou rhododendron !). Que faisaient ces deux richelieus pointant vers le ciel, cette orientation laissant présager que le corps se terminant dans ces grolles était davantage en position horizontale que verticale ?

J'arrêtais ma bagnole, en descendais, m'approchais et écartais le feuillage des arbustes. Merde ! Il ne faisait aucun doute que j'étais en présence d'un macchabée !

Que le mec soit définitivement calenché, cela ne paraissait pas faire de doute. Même si ma génération n'a pas fait la guerre, il me semblait bien que le nombre d'impacts qui trouaient son costume assorti à sa cravate d'homme du monde sexagénaire ne lui avait guère laissé de chance de survie. Son ou ses agresseurs avaient sans doute utilisé tout l'arsenal prévu au catalogue de la défunte manufacture d'armes de Saint-Étienne ! Il était aussi troué qu'un gigot prêt à être enfourné mais il manquait plus de gousses d'ail que de plombs.

Moi, j'en avais les jambes coupées. Mais ça turbinait à toute vitesse dans ma tête. Je sentais venir les pires emmerdes. J'avais jamais eu un grand amour pour la flicaille – sauf votre respect, madame la capitaine (la capitaine Lester, à qui je livrais la primeur de mes confessions, se fendit d'un petit sourire complice) – et j'envisageais toutes les pires difficultés du monde pour expliquer

comment ce mec était venu mourir de mort pas naturelle dans ma propriété privée, même s'il est évident que ma clôture tient davantage de la passoire que du mur de Berlin.

Il fallait que je trouve vite une solution. Le soir descendait et la nuit allait tomber. (C'est marrant ces expressions : pourquoi est-ce que le soir descend et que la nuit tombe ?) Je me décidais pour aller me débarrasser du macchabée dans la rivière. Lesté de plomb comme il l'était, en ajoutant le cric de ma bagnole et quelques outils pour faire bonne mesure en dépassant allègrement le quintal, on ne devrait pas le revoir à la surface avant un bon moment !

Un bon moment ! Encore une expression... car je ne pensais pas alors que ce moment allait me créer plus d'emmerdements qu'un simple coup de fil à la Gendarmerie. Mais n'anticipons pas.

J'allais jusqu'au manoir, faisais un bisou à Marinette et lui expliquais que je devais ressortir car un client venait de m'appeler sur mon téléphone portable pour me demander d'aller voir une commode Empire dont il voulait se débarrasser. Marinette a toujours été un peu fragile et il était hors de question de lui asséner la vérité tout de go.

Je suis donc ressorti, ai pris au passage une vieille couverture dans le garage et j'ai réengagé la Mercédès dans l'allée, dans le sens de la sortie. Je me suis arrêté près des rhododendrons funéraires. J'ai emballé mon colis dans la couverture, je l'ai saucissonné avec une ficelle à rôti et je l'ai hissé tant bien que mal dans le coffre. Soucieux de ne pas immerger le cadavre près de ma propriété – on ne sait jamais ! – j'ai parcouru une dizaine de kilomètres en amont sur la départementale avant de m'engager sur une petite route plus que vicinale qui rejoint le bord de la rivière.

La lune jouait à cache-cache avec de nombreux nuages et il n'était pas question de garder les phares allumés pour effectuer ma petite livraison nocturne. C'est donc dans une presque obscurité que je sortais le colis hors du coffre avant de le tirer vers la berge pour l'immersion mortuaire. Soudain, je heurtai un obstacle qui se mit à gueuler :

— Ben merde alors ! Même ici, y a pas moyen d'être tranquille la nuit !

À ce moment précis un rayon de lune vint éclairer mon colis funèbre. Or sa forme accentuée par mon saucissonnage ne laissait aucun doute sur le contenu.

— Dis donc, mec ! ajouta la voix qui appartenait à un type également enroulé dans une couverture mais bien vivant, lui. Qu'est-ce que t'as foutu dans ce paquet ? Ta bobonne qui te faisait cocu... ou bien le zig que t'as trouvé dans la penderie ? Remarque, moi j'm'en fous ! Tu peux jeter qui tu veux à la flotte, mais vas le faire un peu plus loin, ça m'arrangerait ! Ici, c'est ma chambre à coucher.

C'est alors qu'un touc-touc-touc se répercuta sur l'eau de l'Odet. Un bateau à moteur approchait.

— Merde ! fit le type. C'est P'tit Louis qui rentre de sa virée en mer. Il habite la maison qui est cent mètres plus haut sur le chemin et il arrime son bateau ici. Il va nous trouver tous les deux avec ton macchab' et j'te dis pas les emmerdes. Son fils est gendarme. Et avec mon pedigree on aura vite fait de m'attribuer les droits d'auteur du crime.

» Vite, ajouta-t-il, on remet ton colis dans ta bagnole et on s'tire ailleurs !

Faut dire que je n'étais plus trop en état de penser. Alors on a remis le macchabée dans mon coffre, je me suis assis derrière mon volant tandis que le type s'installait avec le tas de guenilles dégueu lui servant de vêtements sur le velours immaculé du siège passager.

— Roule, ma poule ! dit-il. J'vais t'indiquer un endroit où on pourra enterrer ton macchab' sans risque qu'on le retrouve avant longtemps. C'est un lieu tellement désert que le Sahara c'est les Champs-Élysées à côté ; y a peut-être que la lune qui est plus désertique, et encore... depuis que tous ces cons y envoient des robots !

On a rejoint cahin-caha la départementale et j'ai rallumé mes phares.

— J'vais t'indiquer le chemin, me dit le type. Au fait, puisqu'on est maintenant dans la même galère, faudrait peut-être faire les présentations. T'es qui, toi ?

— Marcel, Marcel Lambert. Je suis le nouveau propriétaire de Ty-Kiriou, une maison au bord de l'Odet...

— T'appelle ça une maison, toi ? Moi j'appelle plutôt ça un château !
— Comme vous voulez ! Et vous, qui êtes-vous ?
— Léonard. Léonard tout court ! Y a longtemps que j'ai abandonné mon nom de famille, parce que j'ai plus la famille qui va avec !

Il me regardait de biais avec un sourire un peu édenté.

— C'est pas tout ça, me dit Léonard Tout-Court... Moi, les émotions ça me donne soif. Avant d'aller procéder à l'inhumation sans sonnerie aux morts, on va s'arrêter chez ma copine Soizic qui tient un p'tit troquet sur le bord de la route. Tu vas me payer un coup. Tu me dois bien ça !

Moi aussi j'avais soif. J'avais l'impression d'avoir la bouche tapissée de buvard. À un carrefour, il y avait cinq ou six maisons minables dont l'une portait une pancarte défraîchie avec l'inscription « Chez Soizic » qui avait dû être inscrite en caractères gothiques pas très loin de l'époque médiévale ! Une vague lueur transparaisait à travers des vitres qui n'avaient pas vu un coup de chiffon depuis aussi longtemps. Je garais la bagnole sur le bas-côté et suivait Léonard qui entra dans le troquet comme en pays conquis.

— Salut la compagnie ! lança-t-il à l'attention des deux seuls clients qui étaient assis à une table dans le fond de la salle et qui semblaient dater de la même époque que la pancarte extérieure.

Au comptoir, la tenancière avait installé en éventaire ses deux imposants roberts et elle nous accueillit avec un sourire encadré de rouge baiser et surmonté d'une crinière flamboyante.

— Deux ballons, Soizic ! Bien servis ! commanda Léonard.

Le regard fasciné par le décolleté panoramique de ladite Soizic, j'essayais d'avalier quelques gorgées du gros rouge servi sans parcimonie. Ça décapait la tuyauterie mais la chaleur du pinard me fit un temps oublier que j'avais un cadavre dans le coffre de ma Mercédès...

Lui qui n'avait pas de famille, Léonard se rattrapait dans l'affectif en demandant des nouvelles des enfants, des frères et sœurs, des cousins et cousines, et accessoirement de l'ex-mari de Soizic. La bistrotière n'était pas avare dans le domaine, et en quelques minutes j'avais tout compris ou presque de la généalogie de la famille de Soizic Toullad et de ses alliances. Finalement, je me sentais bien là, au chaud, loin de la clientèle classe du magasin d'antiquité, des habitués guindés des pince-fesses à Ty-Kiriou et des emmerdements que j'entrevois dans les heures à venir mais que je tentais de noyer dans l'alcool. Mon ballon à moitié vidé, je commandais un baby. Soizic me versa un liquide ambré censé être du whisky breton que j'avalai cul-sec. À ce stade, je serais bien monté avec la Soizic dans ses appartements pour finir la nuit. Mon esprit commençait à vagabonder vers des horizons lointains où tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil... Mais Léonard allait me faire retomber sur terre rapidement.

— Ta bagnole fout l'camp, mec !

Je me précipitai dehors et vit s'éloigner les feux arrières de ma Mercédès ! Bien qu'un peu éméché, mon cerveau fonctionna à 1000 tours/seconde et je traversai fiça la route, Léonard sur mes talons : une Clio s'apprêtait à quitter une station service qui faisait des heures sup la nuit. Une jeune femme était au volant. Comme dans les meilleurs polars, je lui lançais :

— Cinq cents euros si vous consentez à suivre la voiture qui vient de démarrer !

En besoin d'argent, elle vit aussitôt arriver à elle une manne inespérée et se décida aussi vite. Elle m'ouvrit la portière du passager. Je m'asseyais en tentant de placer mes pieds parmi un fatras indescriptible jonchant le plancher, tandis que Léonard s'installait sur la banquette arrière, à côté d'un siège bébé où dormait un marmot ou une marmotte de trois ou quatre ans.

La Sébastien Loeb en jupon démarra sur les chapeaux de roue et rapidement, au bout de la ligne droite, on aperçut les feux rouges de ma bagnole. La poursuite s'engageait. Autant pour meubler le silence qui s'était institué dans le cockpit de la Clio devenu engin de course que pour apaiser ma conscience après avoir entraîné la jeune femme dans l'aventure, je lui exposais la situation dans laquelle je me trouvais plongé. Loin d'être affolée d'être mouillée dans cette histoire, elle trouva ça « amusant » selon son propre terme. Elle ajouta :

— J’adore lire des polars. Alors m’y trouver mêlée, ça m’amuse vraiment, ouais. Et puis ça tombe bien. J’ai besoin de fric. Je suis au chômage depuis six mois, je suis seule avec ma fille depuis que son père est parti prendre l’air ailleurs ! Au fait, moi, c’est Sylvie et elle, c’est Gaëlle. Elle a quatre ans.

Je ne lui demandais pas ce qu’elle foutait sur la route en pleine nuit avec sa gamine. Je décidais que ça ne me regardait pas.

Comme si elle avait fait ça toute sa vie, Sylvie suivait facilement ma voiture, laissant entre les véhicules une distance qui ne devait pas permettre d’éveiller les soupçons de mon voleur. La nuit n’allait pas tarder à se dissiper et le ciel se teintait de rose derrière nous. Ma boussole pifométrique me disait qu’on fonçait vers la baie d’Audierne.

Bientôt, Gaëlle s’agita dans son siège et se réveilla. Elle ne parut pas trop effrayée de nous voir dans la voiture de sa mère.

— T’es qui, toi ? demanda-t-elle à son voisin de banquette.

— Moi, c’est papy Léonard, et lui c’est papy Marcel.

— Bonjour ma chérie, dit Sylvie. On va se promener, t’es d’accord ?

— Chic, maman ! On va à la mer ?

— Ça me semble bien parti ! fis-je.

Mais soudain, ma bagnole vira à gauche, embouquant une petite route, du genre de celle qui ne figure sur aucune carte. Sylvie éteignit les phares et prit la même direction. On ne risquait plus de perdre la Mercédès, il faisait presque jour et la route devait mener à une ferme ou au pire un petit hameau de quelques maisons pour la plupart désertées comme il se doit. On était dans ce que les journaliers appellent la « France profonde », et dans notre cas c’étaient les nids de poule qui me semblaient bien profonds, d’autant que la suspension de la Clio ne me paraissait pas apte à subir de façon positive le prochain contrôle technique.

Autour de nous, le décor s’épurait, les arbres devenaient plus rares et ce fut bientôt la lande, avec ses ajoncs aux branches tordues par le vent et ses rases bruyères roussies depuis le dernier automne. On laissa encore plus de distance entre les bagnoles. Enfin, un toit de chaume émergea de la légère brume qui flottait au-dessus d’un grand étang côtier et ma Mercédès ralentit à l’approche de la vieille ferme dont le badigeon blanc des murs et la peinture bleue des huisseries ne semblaient plus être que des souvenirs lointains. Derrière il y avait une vieille grange attenante à la bâtisse et ma bagnole y disparut. On entendit claquer une portière, puis plus rien ne bougea.

On planqua la Clio derrière un buisson d’ajoncs. Léonard et moi, on s’est allongés dans la bruyère pour observer la ferme comme la sœur Anne observait jadis la route qui poudroyait. Pendant ce temps, Sylvie tentait d’improviser un p’tit déj’ avec quelques petits LU et un peu de café tiède restant au fond d’un thermos. Ma sœur Anne ne voyait toujours rien venir. Et puis au bout d’une heure, Léonard me souffla : « Ça bouge ! » Moi je ne vis rien mais Léonard avait l’instinct du SDF toujours sur le qui-vive. Effectivement, ça bougea !

On entendit de nouveau des portières claquer, et un claquement plus sourd me fit penser qu’il s’agissait du coffre ! Un mec sortit alors de l’appentis en gesticulant. Et quel mec ! Un type énorme ! Un monstre, quoi ! Avec sa salopette verte de paysan, il ressemblait à Hulk ou au géant qui fait de la pub pour du maïs en boîte. Il agitait ses longs bras en tous sens, à croire qu’il voulait s’en débarrasser. Une autre silhouette se montra alors. Tout aussi monstrueuse, mais dans l’autre sens, plus large que haute, habillée d’une robe noire et surmontée d’un chignon blanc ébouriffé. Malgré la distance, on pouvait se rendre compte que la physionomie de l’un et de l’autre indiquait que l’on avait affaire à la mère et au fils. Les éclats de voix parvenaient jusqu’à nous mais déformés par le vent, nous empêchant de comprendre un traître mot de l’engueulade qui avait d’ailleurs peut-être lieu en breton. Mais il n’était pas trop difficile d’y mettre quelques sous-titres :

— T’es con ou quoi d’avoir piqué une bagnole avec un macchabée dans l’coffre ?

— Et comment que j’pouvais l’savoir, moi, qu’y avait un macchab’ dans l’coff’ de cette foutue bagnole !

— Ben maintenant t’as plus qu’à trouver un moyen de t’en débarrasser ! Gast !

J’ai rajouté « gast » pour faire plus breton ! – Vous comprenez le breton, madame la capitaine ? (la capitaine Lester, toujours sans rien dire, captivée par mon récit semble-t-il, eut de nouveau un petit sourire) – mais en tout cas ça bardait, putain (c’est le même mot mais en français) !

Alors Hulk est monté dans ma bagnole qui est sortie en une furieuse marche arrière de la grange, a longé la ferme et a disparu derrière les bâtiments. Un troisième personnage est apparu dans ce paysage hautement rural, et lui c’était plutôt Grincheux. Petit, une longue barbe blanche soulignant un visage au gros pif, un large pantalon de toile rousse retenu à la taille par une corde, un bonnet rouge que le soleil avait rendu rose, avec des paluches disproportionnées par rapport à l’étroitesse de son corps et qui brandissaient une énorme bêche. Il disparut à son tour derrière les bâtiments. Si dans ce trio improbable c’était lui le père, on pouvait se demander comment il avait pu engendrer le géant vert.

— Ben mon pote, me fit Léonard, j’ai comme l’impression que Hulk et Grincheux sont partis jouer les fossoyeurs à notre place ! Tu n’as plus qu’à aller les remercier pour le coup de main et leur demander gentiment de te rendre ta bagnole ! ajouta-t-il en ricanant.

— Je crois plutôt que je m’en vais aller déclarer le vol de ma voiture chez les bleus, répondis-je.

— On attend encore un peu, dit Léonard. Peut-être qu’on va avoir une opportunité d’aller récupérer ta tire si les trois nuisibles s’absentent quelques minutes.

Alors on a envoyé Sylvie faire quelques courses au village le plus proche pour pouvoir piqueniquer et Léonard se proposa de faire le guet pendant que je faisais un somme. Je m’installais le plus confortablement possible et, la fatigue et les émotions aidant, je m’endormis tout aussitôt du sommeil du juste.

C’est un caillou qui me rentrait dans les côtes qui me réveilla. Je bougeai un peu mais le caillou suivit le mouvement. J’y portai la main pour l’écarter mais ce n’était pas un caillou. Ça ressemblait plutôt à un tube de métal. Non, à deux tubes de métal... J’ouvris les yeux et vis le bout du double canon d’un fusil de chasse. À l’autre bout du fusil il y avait la tête du géant vert. Dans son regard, la méchanceté semblait avoir chassé l’intelligence. À côté de Hulk, Grincheux tenait en respect Léonard avec un autre fusil.

— Les mains en l’air, me lança Grincheux d’une voix de fausset ! Suivez-nous à la ferme sans faire d’histoires, on veut juste vous causer, savoir pourquoi vous nous espionnez !

Je jetais un œil autour de moi : Sylvie et la gamine n’étaient pas encore revenues. Tant mieux, on allait leur éviter ça. Mais elles seraient surprises à leur retour de ne pas nous retrouver. Bon, face à ces deux énergumènes armés, il ne fallait pas faire les malins. Cela semblait être aussi l’avis de Léonard. Alors notre petite procession se mit en route vers la ferme où nous fûmes accueillis par la Mama. Généralement, on ajoute à « accueillis » l’adverbe « chaleureusement »... mais là ce n’était pas le cas. Elle avait plutôt l’air renfrogné au-dessus de son triple menton, la mémé !

Nous entrâmes dans la grande salle commune de la ferme et on nous fit asseoir sur les bancs qui encadraient l’immense table occupant tout le centre de la pièce. Sur les murs, j’aperçus de beaux meubles bretons, dont des lits clos, qui n’auraient pas déparé mon magasin d’antiquités. Pas plus d’ailleurs que la cuisinière à l’ancienne sur le coin de laquelle mijotait une cocotte d’où émanait un fort agréable fumet. Mon estomac se mis à gargouiller. J’avais faim, et à part de l’alcool je n’avais pas avalé grand chose depuis la veille.

— Alors, les gars ! Quoi que c’est-y que vous nous voulez ? demanda Grincheux. Et qui que vous êtes, d’abord ? Donnez-moi vos papiers !

Voilà qu’il se prenait pour un gendarme effectuant un vulgaire contrôle routier. Mais la vue des deux fusils braqués sur nous ne m’incitait pas trop à discuter. Je lançai mon portefeuille sur la table. Hulk s’en empara et le passa à Grincheux. Celui-ci ayant confié son fusil à la Mama entreprit

d'étudier les papiers contenus dans mon portefeuille. Il semblait savoir lire ! Et il comprit au quart de tour :

— Tiens ! Monsieur est le propriétaire de la bagnole au coff' à surprise ! Je sens qu'on va devoir avoir une discussion intéressante, tous les deux ! Et toi ? lança-t-il à Léonard.

— Moi, fit Léonard l'air vertueux et en prenant un ton emphatique, je n'ai point de papiers ! A quoi me serviraient-ils dans ma vie errante et aventureuse ? Néanmoins, si vous tenez à le savoir, braves gens, je me prénomme Léonard. Je n'ai pas plus de domicile que de papiers, et je n'ai pas non plus de nom de famille parce que je n'ai point de famille. J'ai rencontré Monsieur tout à fait par hasard et comme je l'ai trouvé sympathique, j'ai décidé de le suivre et de le servir !

On se serait cru à Versailles au Grand siècle... Mais ça n'a pas duré.

— Bon, ça suffit maintenant ! ajouta Léonard. Quelle est la suite de votre plan foireux ? Vous allez nous zigouiller et faire disparaître les corps ? Mais ce que vous ne savez pas, les ploucs, c'est qu'on n'est pas venus seuls ! Y a deux autres personnes dehors qui vont donner l'alerte !

Et comme pour appuyer ses dires, au même moment, on entendit du bruit à l'extérieur et la porte s'ouvrit avec fracas sur Sylvie et Gaëlle accompagnées par deux hommes qui se mirent à crier :

— Police, jetez vos armes, les mains en l'air !

Les deux nouveaux venus ressemblaient à Starsky et Hutch. Peut-être en moins sympas !

— Allez, tout le monde dehors, fit Hutch (le doublage n'était pas au point car il avait un solide accent américain...).

Alors, avec un air un peu triomphant, Léonard et moi sommes sortis, suivis par la famille de Grincheux dont les membres avaient pris, eux, un air penaud. Mais Starsky et Hutch avaient commis une erreur en se plaçant trop près de part et d'autre de la porte car Hulk, en passant entre eux, leur décocha à tous deux une formidable baffe qui les envoya valdinguer au milieu de la cour de la ferme. Grincheux et la Mama en profitèrent pour récupérer leur fusil. Deux coups de feu claquèrent et deux macchabs s'ajoutèrent à mon histoire. Starsky et Hutch, alors qu'ils se relevaient péniblement, s'étaient pris chacun une volée de plombs qui les avait cueillis comme deux faisans d'élevages lâchés contre leur gré de leur douillette volière.

— Fouille-les, me commanda papa Grincheux tout en me menaçant de son arme.

Je sortis les portefeuilles des deux lascars mais aussi en loucedé un pistolet d'appoint que Starsky avait glissé dans sa ceinture et que je planquai prestement dans ma poche.

Dans les poches, point de carte de police ! Starsky s'appelait Ernesto Costello, né à Catane en Sicile. Hutch était John Larriver, de Rochester dans le Minnesota. Rien qu'à voir leur tronche sur leurs passeports on pouvait les inculper pour délit de sale gueule. Et pour l'instant, leur gueule n'était pas plus avenante en y ajoutant le rictus de la mort.

— Allez, tout le monde dedans, fit Hulk.

Y en avait marre ! On rentre, on sort, on rentre... Nous revoilà donc dans la salle de ferme sous la menace du fusil de la Calamity Jane bigoudène.

— Bon, nous, on va ranger les deux mecs avec leur copain, fit Grincheux en ressortant avec Hulk.

En fait de copain je pensais bien que le premier macchab était la victime des deux autres et que ces derniers étaient arrivés ici pour leur malheur en suivant sa piste et donc nous-mêmes. Ils auraient sans doute pu intervenir avant, ils auraient mieux fait. Mieux vaut un présent que deux attend, disait mon père...

Mais en nous laissant seuls avec la Mama, les deux croquemorts d'opérette avaient à leur tour commis une lourde erreur. Par un geste pas si maladroit qu'il paraissait l'être, Léonard balança la soupière en Quimper qui trônait au milieu de la table et qui alla se fracasser sur le carrelage. Profitant de l'instant de surprise de la Mama, je sortais mon pistolet et la vieille se retrouva prestement hors d'état de nuire, assommée sous la mornifle que lui infligea Léonard, puis bâillonnée et ligotée.

Et en un temps record à faire pâlir Carl Lewis, nous voilà Léonard et moi dans la Mercédès et Sylvie et Gaëlle dans la Clio, et fiça sur la route de Plomelin.

Au milieu de ma pelouse, sous un soleil bienfaisant, je sirotais tranquillement dans mon transat un whisky de trente ans d'âge, tandis que dans le transat voisin, Léonard, habillé de neuf, ronflait d'un sommeil de bienheureux. Installées autour de la table de jardin, sous un vaste parasol, Sylvie et Marinette papotaient tandis que Gaëlle jouait dans l'herbe avec des coccinelles ou des crottes de lapins, peu important.

— Les hommes, tous des salauds ! proclamait Sylvie qui venait de narrer en long, en large et en travers ses déboires conjugaux à Marinette.

Celle-ci acquiesça, comme si elle avait eu à se plaindre de moi, tout en brodant un machin à fleurs qui allait terminer sa vie sous le cul d'un vase, à fleurs lui aussi.

— Et à la petite, son papa ne lui manque pas ? s'enquit-elle poliment.

— Pour que quelqu'un vous manque encore faut-il l'avoir connu ! répondit péremptoirement Sylvie.

Et de poursuivre sa litanie où il y avait des hommes qui ne pensaient qu'à ça mais pensaient avec les mains, ceux qui le disaient rarement avec des fleurs mais plus souvent avec le vase, ceux qui parlaient avec des moins que rien et qui revenaient parfois avec bien moins encore, ceux qui cherchaient du boulot en priant le bon Dieu de ne pas en trouver et qui étaient toujours exaucés, le tout ponctué avec le lapidaire « les hommes, tous des salauds ! » Je faisais semblant de ne rien entendre. Il n'aurait servi à rien d'intervenir dans cette logorrhée féministe.

Pendant ce temps, l'Odette scintillait sous le soleil, les oiseaux gazouillaient dans les frondaisons et les glaçons faisaient tinter comme un joyeux carillon dans mon verre. On était bien. On oubliait les sinistres événements de la veille.

Et voilà que la petite Gaëlle, qui s'était éloignée, revint vers moi avec un grand sourire éclairant sa jolie bouille de gamine délurée. Elle déposa sur mes genoux un petit objet métallique que j'identifiais immédiatement comme une clé de consigne automatique.

— Où as-tu trouvé ça ? demandais-je à Gaëlle.

— Là-bas, dans les zolies fleurs !

Et elle me désigna tout naturellement un massif en contrebas du buisson de rhododendrons où j'avais découvert le macchabée.

— Qu'auriez-vous fait à ma place ? demandais-je cette fois à la capitaine Mary Lester.

— Moi, j'aurais évidemment rapporté cette clé au commissariat, me répondit-elle. Mais vous je sens que vous l'avez joué perso.

— Perso, oh non ! Capitaine. Avec Léonard...

— C'est du kif, ajouta la fliquette. Allez, poursuivez !

Et je poursuivis mon récit.

Nous ne savions pas ce que le défunt avait pu planquer à la consigne, ni s'il avait agi seul, mais il nous paraissait évident qu'à tous le moins des copains de Costello et Larriver étaient au courant. Il était donc possible que les consignes de la gare de Quimper soient surveillées. Nous avons donc agi prudemment. Léonard est entré le premier dans la gare, je l'ai suivi deux minutes plus tard. Nous nous sommes assis sur des banquettes aux opposées de la salle. Rien ne semblait anormal.

Il y avait l'habituel couple de jeunes gens qui se bécotaient avec application. Il y avait une mamy qui faisait des mots fléchés avec non moins d'application. Il y avait, au kiosque à journaux, un papy qui se documentait sur la dernière collection de nibards au catalogue de Play-Boy. Il y avait, au pourtour de la salle, un clebs qui suivait gaiement son nez attiré par des odeurs fascinantes et, au centre de la salle, un grand Black qui suivait son balai avec un peu moins d'enthousiasme. Périodiquement, une voix métallique distillait des informations incompréhensibles mais tout le monde s'en foutait.

Finalement, sous la surveillance de Léonard, je me suis approché des casiers de consigne. J'ai ouvert le numéro 213 et j'en ai extirpé une mallette de cuir brun que je suis allé prestement mettre à

l'abri dans le coffre de ma bagnole, rejoint tout aussi prestement par Léonard. Et nous sommes retournés au manoir pour faire meilleure connaissance avec la mallette mystérieuse.

La mallette était fermée par deux pseudos serrures que Léonard n'eut aucun mal à faire sauter. Il me laissa alors l'honneur de l'ouvrir, ce que je fis avec un petit pincement au cœur. Le petit pincement se transforma en un grand coup au cœur quand je vis les liasses de bifetons ! Tous ces paquets de billets de 500 euros ça pouvait faire un total de combien ? Difficile à estimer comme ça ! Un pactole en tout cas.

Je jetais un coup d'œil à Léonard, Marinette et Sylvie : leur stupéfaction se mua bientôt en des sourires extatiques. J'y vis des cocotiers se balancer au-dessus de plages blondes baignées par des flots paradisiaques ; j'entendis des roulements de roulette et des cris de visons le soir au fond des casinos ; j'y vis une grande chaumière aux volets bleus en bord de mer avec une petite Gaëlle qui jouait avec un grand chien blanc.

Léonard résuma la situation à sa manière par un « putain de bordel de merde » tonitruant. Moi, j'en restais un instant sans voix. Mais rapidement mes neurones se reconnectèrent et j'entrevis de nouveau un océan d'emmerdes. Tout ce pognon avait déjà coûté la vie à trois gugusses. Alors je fis redescendre sur terre mes promoteurs de châteaux en Espagne ou ailleurs.

— Si vous ne voulez pas aller danser la gavotte avec les autres macchabs de cette histoire, vous avez intérêt à réfléchir sur la suite des événements. Je vois trois solutions : ou on garde le fric avec le risque que le propriétaire nous retrouve même au bout du monde, ou on le porte aux flics mais va falloir expliquer, ou on le remet à sa place à la consigne et basta !

— J'en propose une quatrième, fit Léonard. On remet la mallette en place, on garde la clé et on cherche à savoir les tenants et aboutissants de cette affaire. Selon le résultat, on récupérera le fric pour nous ou on le portera aux flics...

Ou on sera mort, pensais-je ! Mais ma curiosité était la plus forte. Nous allions mener l'enquête à notre façon.

— Ce n'était pas malin, intervint Mary Lester.

— Vous pouvez parler, rétorquais-je. Je me suis laissé dire, ou bien j'ai lu, que dans certaines circonstances vous n'aviez pas manqué de mener vous-même des enquêtes personnelles en dehors des clous.

— Oui... bon ! Vous devez lire trop de bouquins de Jean Failler ! Poursuivez !

C'est ce que nous avons fait : nous avons poursuivi !

Je dois avouer que nous avons prélevé quelques bifetons de la mallette pour arroser éventuellement quelques indics.

Et pour trouver ces indics, Léonard avait conservé quelques solides amitiés dans des milieux louches. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés, lui et moi, dans un bar glauque de la périphérie de Quimper. Et ce jour-là, c'est un dénommé Stéphane que nous arrosions... à coups de côtes-du-rhône. Avant d'entrer dans le vif du sujet, Léonard et lui avaient décidé d'échanger les souvenirs du temps révolu de leurs exploits de jeunesse. Ces souvenirs, Steph les arborait aussi sous forme de bande dessinée sur les bras : serpents, poignards, têtes de mort et autres symboles plus ou moins discernables tant les tatouages s'entremêlaient, y rappelaient sa vie aventureuse en Afrique. Cette vie trouble, il l'avait quelque peu prolongée dans la capitale de la Cornouaille avant de se ranger en noyant les dits souvenirs dans les mauvais alcools.

Léonard décida ensuite de poser la question pour laquelle il était venu me perdre dans ce bouge où on parlait fort et où on buvait sec.

— John Larriver et Ernesto Costello, un duo antipathique, l'un grand, blond, l'autre brun, les cheveux bouclés, ça te dit quelque chose ?

Steph lampa ce qu'il restait de son énième verre, sembla réfléchir, puis se pencha vers Léonard comme pour une confidence.

— Ton ricain, ça ne me dit rien. Par contre, le rital, oui, je connais. C'est le nouveau mac de la Wendy, tu vois qui je veux dire ?

— Tu parles si je connais Wendy. Patron, remettez-nous ça !

Mais à peine la nouvelle bouteille était-elle arrivée sur la table que nous l'avons laissée en tête-à-tête avec le Steph, en nous éclipsant lâchement.

Nous avons changé de bouge mais le nouveau n'était guère plus reluisant que le précédent. Tout au plus sa clientèle était-elle plus féminisée. Parmi ces femmes dont l'apparence physique ne laissait aucun doute sur l'activité principale, se trouvait la dite Wendy. C'est peu de dire que, selon la formule, elle avait quelques heures de vol... Nous avons glissé d'emblée quelques billets dans sa main aux faux ongles trop voyants.

— Pour ce prix-là, mon Léo, je peux t'en faire des choses !

— Je ne suis pas venu pour ça, Wendy.

— Alors à ton ami, n'est-ce pas mon chou ? fit-elle en m'envoyant une œillade qu'elle croyait assassine. Tâte-moi ça, ajouta-t-elle en empoignant l'un de ses seins énormes, c'est pas de la poupée gonflable !

— Non, intervint Léonard. Tu auras simplement bien gagné ton fric en nous donnant un petit renseignement. C'est un peu délicat, en quelque sorte je te demande de violer le secret professionnel ! Nous recherchons l'adresse d'Ernesto.

— Bof, celui-là ! Ça fait deux jours qu'il a disparu ! Et je peux te le dire, parce qu'il habite avec ma meilleure copine !

— Où ? insista Léonard.

— Ben dans cette rue, un peu plus haut, au n° 26 ! Et j'ai pas vu non plus ma copine Cindy depuis avant-hier.

— Merci, ma petite Wendy. Je te revaudrai ça.

— Quand tu veux, mon Léo !

Et de nouveau nous nous sommes éclipsés lâchement, en abandonnant Wendy devant sa bouteille d'ersatz de champagne tiédasse.

On a fait un petit repérage. Le n° 26 abritait un immeuble aussi glauque que le rade qu'on venait de quitter. La façade n'était entrée dans aucun plan de ravalement depuis des lustres. Le crépi s'en allait par plaques sans que personne n'y ait semble-t-il trouvé rien à redire, et les volets de guingois n'avaient pas non plus vu de pinceau et de couleur depuis la construction de la bâtisse. Elle comportait deux étages au-dessus d'un rez-de-chaussée où des barreaux de fer aux fenêtres dissuadaient les cambrioleurs qui auraient été tentés d'aller voir si quelques faux bijoux traînaient sur la table de chevet ou bien qui dissuadaient les occupants de s'enfuir de cet univers fellinien. Ce qui nous intéressait n'était ni « M. et Mme Gaston Legall » qui étaient censés habiter ce rez-de-chaussée déprimant, ni « M. Anicet Ledoux, retraité » qui occupait le premier étage. Mais nous avons projeté de revenir à la nuit tombée pour venir faire une petite visite au deuxième étage, chez « Cindy » comme l'indiquait sobrement un petit cartel d'une jolie couleur rose défraîchie par le soleil.

La nuit était tombée, donc, quand nous sommes revenus nous glisser dans l'ombre que les pauvres réverbères faisaient naître plus volontiers que leur lumière chiche et jaunasse. Entrer dans la maison fut un jeu d'enfant puisque la porte ne fermait plus depuis belle lurette, le pêne de la serrure étant cassé et personne n'ayant eu les moyens de le remplacer. Grimper l'escalier s'avérait un exercice un peu plus délicat car aucune moquette luxuriante ne venait amortir le bruit d'une montée sur des marches en bois que l'on pressentait grinçantes. Heureusement le son des téléviseurs provenant des appartements des petits vieux durs de la feuille se révélait un allié précieux pour notre entreprise.

Parvenus sur le palier du deuxième, il nous fallait ouvrir la porte de l'appartement de Cindy dont la serrure semblait nettement mieux en état que celle de la porte d'entrée de l'immeuble. Léonard avait récupéré chez l'un de ces douteux amis un matériel de serrurier à faire pâlir le bon roi Louis

XVI. En préparant cette expédition nocturne, Léonard avait eu cette comparaison osée : « Une serrure, tu vois, c'est comme une femme. Faut trouver la zone érogène. Après elle s'abandonne, se livre, s'ouvre... heureuse ! Seulement il y aussi des frigides, des insensibles, des inviolables, quoi ! Tu peux toujours faire des trilles et des roucoulades avec ton rossignol... il ne reste plus que le plastic ou le TNT ! »

Mais la serrure de Cindy était comme Cindy elle-même, c'était une femme facile. Peu après avoir introduit son engin, Léonard s'exclama délicatement : « Septième ciel, tout l'monde descend ! ». Et le battant de la porte tourna sur des gonds impeccablement huilés, s'ouvrant sur un noir inquiétant. En tâtonnant, je trouvais un interrupteur, je l'actionnais et un spot me fit découvrir un homme pointant un énorme revolver sur moi ! Je faillis hurler mais ce n'était qu'un poster faisant partie de la mince décoration de l'appartement. Cindy et Ernesto ne s'étaient pas foulés dans ce domaine et n'avait jamais pensé faire appel à Valérie Damidot ! Le papier peint aux murs et le lino au sol étaient d'origine. Le plafond montrait bien par sa couleur que l'on était chez des fumeurs invétérés. Quelques meubles provenant sans doute des rebuts de chez Emmaüs formaient le strict nécessaire pour vivre à peu près décentement. Seule la cuisine, pourtant minuscule, faisait étalage d'un peu plus de confort, avec notamment un énorme frigo américain. Je ne savais pas ce qu'on pouvait espérer trouver dans cet appart' mais Léonard et moi commençâmes à entreprendre une fouille en règle. J'attaquais la chambre avec sa table de chevet et sa penderie, sous oublier le dessous du lit et du matelas, tandis que Léonard s'était réservé la « pièce à vivre » (j'aime bien cette expression qui fait croire que l'on ne vit pas dans une chambre !).

Dans la chambre je ne trouvais que les choses que l'on s'attend à y trouver habituellement, la penderie paraissant surtout réservée à la garde-robe de Cindy, avec des vêtements tous plus affriolants les uns que les autres, en harmonie avec son activité professionnelle. Pas d'arme planquée sous les pulls, pas de liasses de billets ou de drogue sous le matelas... Chou blanc !

De son côté, dans le salon-salle-à-manger, Léonard était en train de passer en revue la littérature exposée sur des étagères en prêt à monter mais qui n'avaient pas été montées par un as du bricolage à en juger par leur aspect de guingois. Cette littérature était constituée essentiellement de BD pour adultes et de ce qu'on appelle des « beaux livres » en l'occurrence consacrés plus particulièrement aux belles anatomies tant féminines que masculines. Léonard feuilletait consciencieusement chaque album, se rinçant l'œil au passage.

Et soudain, bingo ! Au milieu d'une BD se trouvait une enveloppe contenant quelques photos 13x18. Et pas de doute, sur ces photos se trouvait mon cadavre aux rhododendrons, en compagnie d'un autre homme également en costume trois pièces, dans différents décors. Et pas de doute non plus ces photos avec été prises à l'insu des modèles ! Notre ami Ernesto avait donc pris en filature nos deux bourgeois et il fallait sans doute en conclure que lui ou son copain John avait descendu l'un d'eux, si ce n'est les deux.

— On avance, dit Léonard. Reste à identifier ces deux gus.

Et il ajouta son leitmotiv : « Les émotions ça me donne soif ! ». Sans nul doute le grand frigo de la cuisine devait héberger une collection de boissons capables d'étancher cette soif et peut-être susceptibles de me faire oublier les mauvais vins dont j'avais dû m'abreuver précédemment. M'ayant précédé dans sa précipitation, Léonard ouvrit le frigo et eu immédiatement un mouvement de recul :

— Merde ! Un autre macchab' !

Vision d'horreur, le corps d'une femme était recroquevillé dans le fond du frigo. Pas la peine d'épiloguer, il devait s'agir de la nommée Cindy.

— Putain ! Quelle affaire ! s'exclama Léonard.

Avant de refermer le frigo, il tourna à fond le bouton du thermostat pour augmenter le froid et préleva quelques bouteilles de whisky.

On retourna dans la salle à manger pour réfléchir à la suite des événements autour d'un verre, de deux verres, de quatre... enfin d'un grand nombre de verres !

Je me réveillai en sursaut. Il y avait une voix qui hurlait au-dessus de moi, un pavé qui se baladait dans ma tête en faisant bille et bande, et puis un plafond qui tournait à toute vitesse autour d'un autre ! Il y avait aussi un moteur d'avion qui ronflait auprès de moi. J'identifiais rapidement le moteur en la personne de Léonard affalé sur le lit à mon côté. A condition de ne pas trop bouger, le plafond désormais unique et le pavé s'étaient stabilisés. Quant à la voix, il me semblait que c'était celle de Wendy, ce que me confirma le visage qui se pencha vers moi quoiqu'un peu déformé et flouté !

— Mais qu'est-ce que vous foutez-là ! hurla-t-elle. Et Cindy et Ernesto, ils sont où ?

Avant d'être en capacité de répondre j'allais me passer la tête sous le robinet d'eau froide tandis que Wendy s'occupait de Léonard qui ne voulait pas se réveiller et avait remplacé ses ronflements par des grognements sourds. Il y avait encore un peu de roulis et de tangage mais je me rappelais néanmoins que nous n'étions pas à bord d'un bateau et j'arrivais rapidement à me souvenir des événements de la nuit. Bon, tout ça, ça n'allait pas être facile à expliquer à Wendy.

Celle-ci s'affaira à préparer du café et nous apporta une cafetière pleine d'un breuvage très noir et deux tasses ébréchées. Putain ! Qu'il était fort et amer son café ! Mais il devrait nous faire du bien, surtout à Léonard qui était toujours un peu dans les vaps.

— J'ai aperçu de la lumière à travers les volets, nous expliqua Wendy. Alors je suis montée. J'ai cru que Cindy et Ernesto étaient revenus. Ils sont où ?

— Ernesto s'est fait descendre par Grincheux et Cindy est au frais avec les glaçons, tentais-je d'expliquer.

— Hein ? fit Wendy. Qu'est-ce qu'y me raconte celui-là ?

Ragaillardé par le café, voilà que Léonard entraîna Wendy devant le frigo et ouvrait la porte ! C'était pas malin ! Elle a poussé un hurlement à faire dérailler le train hanté de la fête foraine et la voilà tombée dans les pommes... Elle fut vite remise d'aplomb par deux beignes que lui infligea le Léonard. Après quoi on essaya de lui expliquer calmement toute l'affaire.

— Est-ce que tu connais ces types ? lui demandais-je en lui montrant les photos trouvées dans l'enveloppe surprise.

— Lui, à droite, fit-elle en montrant mon macchab aux rhododendrons, c'est un client. C'est un avocat, pas trop clean à ce qu'on dit dans le milieu. Maître Maignan. L'autre, connais pas !

— Bon, dit Léonard. On avance. Encore quelques cadavres et on saura pourquoi est mort le premier.

J'adorais l'optimisme et la philosophie de mon nouveau copain ! Fallait espérer simplement de ne pas faire partie des cadavres à venir ! Dans l'immédiat il nous fallait quitter au plus vite cet appartement, en tout cas avant que vos collègues, capitaine, n'aient l'idée de venir faire leur course au rayon surgelé chez Cindy dont la disparition ne manquerait pas d'être signalée ! Pour l'identification du deuxième gus des photos, j'avais ma petite idée : il avait une tête à fréquenter de temps à autres les antiquaires.

— Ah ! Vous voilà, fit Françoise Koant. Je m'inquiétais. Il y a un moment que vous n'êtes pas passé au magasin, monsieur Lambert.

Elle était comme d'habitude impeccable dans son tailleur copie Chanel et notre amie Wendy, dans sa tenue de travail, dénotait un peu à côté d'elle. Je sortis de ma poche l'enveloppe d'où j'extirpai une photo, et je demandais :

— Françoise, est-ce que vous connaissez ces messieurs ?

— Oui, répondit-elle après avoir fait mine de réfléchir quelques secondes. Ce sont des clients occasionnels du magasin. Celui de droite, c'est maître Jean-Luc Maignan, un avocat. Entre nous, je ne vous conseille pas de faire appel à ses services en cas de besoin. On le prétend complètement pourri.

— De toute façon, rétorquais-je, je crains qu'il ne soit plus en état de plaider. Et l'autre ?

— C'est monsieur le baron de La Roche-Chaudard. Noblesse d'Empire, ajouta-t-elle d'un air un peu condescendant.

— Vous connaissez son adresse ?

— Je devrais trouver ça dans nos registres. Mais si vous souhaitez le rencontrer, cela ne va pas être très facile. C'est un diplomate et il est souvent en voyage à l'étranger. Je crois qu'il fait partie d'une commission de l'Unesco pour le recensement des œuvres d'art dans le Monde.

» Voilà, je l'ai, triompha Françoise. Je vous note ça sur un Post-it.

Comme de bien entendu, le baron d'Empire habitait un autre manoir des bords de l'Odet, au milieu d'un grand bois qui descendait jusqu'au bord de la rivière. Mais contrairement au mien ce n'était pas une grosse maison avec une petite tour ! C'était un authentique château, flanqué de quatre grosses tours d'angle, et avec d'épaisses murailles où la Renaissance italienne avait tout de même fait œuvre pour percer quelques belles fenêtres à meneaux et tympan sculptés. Il ne manquait que le pont-levis et la herse ! Mais les molosses qui s'ébattaient dans le parc et qui se précipitèrent sur la grille à notre arrivée devaient se montrer tout aussi efficaces pour empêcher l'investissement de la place forte.

— Au pied ! Couchés ! hurla un homme vêtu de velours côtelé verdâtre qui portait un fusil de chasse cassé sur le bras.

Les chiens obéirent instantanément et vinrent se coucher au pied de ce qui devait être une sorte de garde-chasse. Comme ils avaient épuisé leur stock d'injures en langue canine, ils cessèrent d'aboyer, se contentant de grogner, leurs babines retroussées montrant une dentition impressionnante. Garde-Chasse avait un visage tout aussi avenant que ses copains à quatre pattes ! S'il n'avait pas eu sa tenue rurale et un simple fusil de chasse, on aurait pu penser qu'il s'agissait plutôt d'une ancienne barbouze reconvertie en garde du corps. Son crâne rasé, la balafre qui le défigurait du côté droit, son regard inquiétant,... sûr ! comme hôtesse d'accueil, j'avais connu nettement mieux ! Notamment une grande suédoise blonde comme les blés et au corps de rêve qui m'avait parfaitement accueilli lors d'un salon des antiquaires... bon, je m'égare...

— C'est pour quoi ? fit Garde-Chasse en tentant de se montrer aimable.

J'avais concocté une motivation plausible pour ma visite. J'avais revêtu mon plus beau costume et je m'étais fait accompagner par Françoise Koant, laissant Léonard à la maison le considérant quand même un tant soit peu imprévisible.

— Je suis antiquaire. Je souhaiterais m'entretenir avec monsieur le baron de La Roche-Chaudard car je pense avoir déniché une pièce rare qu'il m'avait demandé de rechercher pour sa collection.

— Z'auriez dû téléphoner avant de vous déplacer, répondit le cerbère. Passe que monsieur le baron est absent. Mais si vous voulez, je pense que Madame peut vous recevoir.

— Volontiers, fis-je. Si toutefois ce n'est pas abuser de son temps précieux.

Garde-Chasse haussa les épaules comme pour signifier que le temps de son oisive maîtresse ne lui semblait pas aussi précieux que ça. « Pas bouger ! » fit-il à l'intention des molosses qu'il menaça en outre de la crosse de son fusil, et il ouvrit la grille qui pivota sur ses gonds avec un grincement inquiétant. Il nous accompagna jusqu'au perron du château, et j'entendais le grognement sourd des molosses restés à la grille. Je devinais que leurs yeux injectés de sang suivaient notre déplacement sans en perdre un seul mouvement. Nous gravâmes les quatre marches du perron pour accéder à la porte surmontée d'un fronton sculpté où se détachaient des armoiries de baron d'Empire reconnaissables à la toque empanachée et à l'épée dans un coin de l'écu — j'avais fait quelque progrès en histoire de l'art durant ces six mois — ; pour le reste l'écu représentait un rocher sur lequel était couché un lion ; flemmard le Chaudard ! Le cerbère nous fit entrer dans un immense vestibule dallé de noir et de blanc comme un échiquier géant et il nous désigna une banquette recouverte d'une tapisserie un peu élimée :

— Asseyez-vous. Je vais voir si Madame peut vous recevoir. Monsieur ?

— Marcel Lambert, antiquaire à Sainte-Marine. Et mademoiselle Koant, mon assistante.

Il disparut derrière une porte garnie de miroirs, et instantanément un clone de Garde-Chasse fit son apparition. On n'allait quand même pas nous laisser seuls, des fois qu'on se serait carapatés en emportant la banquette et quelques dalles pour assommer les molosses... Le clone, au visage aussi

sympathique que son modèle, était vêtu du même costume. Toutefois je devinais que la bosse qu'il présentait sous le bras gauche n'était pas un défaut anatomique. Nul doute, l'énergumène portait une arme de poing dans un holster.

Garde-Chasse refit son apparition et nous invita à le suivre : « Madame va vous recevoir » nous dit-il avec onctuosité, comme si nous allions être reçus par l'Impératrice Joséphine en personne ! Il nous conduisit dans une bibliothèque aux murs tellement tapissés de bouquins qu'on pouvait difficilement imaginer que tous avaient pu être lus, même par toute une famille sur plusieurs siècles. Dans un fauteuil Empire, comme il se doit, siégeait madame la baronne de La Roche-Chaudard. Une femme magnifique, soit dit en passant. Une coiffure impeccable, un visage aux traits réguliers et subtilement maquillé, un corps que je pus imaginer sublime lorsqu'elle se leva pour nous accueillir, les plis de sa longue robe se déployant comme dans un ralenti au cinéma. Un charme indéniable irradiait de toute sa personne.

— Tancrède, laissez-nous, fit-elle à son cerbère.

Tancrede...! Je me retins de pouffer ! Où papa et maman Garde-Chasse étaient-ils allés chercher ce prénom ?

— Asseyons-nous, ajouta la baronne à notre intention. Que puis-je pour vous, monsieur Lambert ? me demanda-t-elle.

Comme je l'ai dit, je m'étais préparé un alibi pour cette visite impromptue ; je n'étais donc pas pris au dépourvu.

— Eh bien, voilà, récitais-je : il y a quelques mois monsieur le baron de La Roche-Chaudard m'a fait l'honneur de m'acheter une superbe potiche en Sèvres décorée de motifs « retour d'Égypte » époque Consulat. (Ça, c'était vrai, quoique cet achat ait été fait du vivant de ma tantine.) Il m'avait demandé de lui trouver son pendant. (Ça, c'était faux !) Je viens de mettre la main dessus, mais il y a plusieurs amateurs sur les rangs et il faut se déterminer rapidement. C'est pourquoi j'ai cru devoir venir toute affaire cessante avec la photo de l'objet pour prendre les ordres de monsieur le baron.

— Hélas, je n'ai pas possibilité de décider à ce sujet à la place de mon mari, répondit la baronne. Mais il doit rentrer dans deux ou trois jours. J'en saurai plus demain. Il doit me préciser quand je dois aller le chercher à l'aéroport.

» Retentez votre chance à ce moment-là, s'il n'est pas trop tard, ajouta-t-elle avec un sourire à faire fondre l'iceberg qui avait coulé le Titanic.

Elle nous reconduisit fort aimablement à la porte du château avec une démarche froufroulante et demanda à son moins aimable cerbère de nous raccompagner à la grille où les molosses continuaient de grogner.

— Merci... Tancrede, au plaisir ! fis-je en sortant et en lui glissant une pièce de vingt centimes dans la main.

Il referma la grille rageusement. Je ne m'étais pas fait un copain.

J'avais décidé de mettre Léonard en planque pour surveiller le retour du baron. Le surlendemain, sur le coup de six heures de l'après-midi, il m'appela sur mon portable :

— La baronne vient de sortir dans une Jag' conduite par son garde du corps. Mais elle a quelqu'un sur le porte-bagages, ajouta Léonard pour me signifier qu'elle était suivie.

— Ok. Prend ta place dans le convoi ! Je vous rejoins à Pluguffan.

Sur le parking de l'aéroport de Quimper-Pluguffan, je repérais vite la Clio que Sylvie avait prêtée à Léonard car moins ostentatoire que ma Mercédès. Je me glissais sur le siège passager.

— Alors ? Où en est-on ? demandais-je à Léonard.

— La bagnole de la mère Chaudard est là-bas... La Jag' bleu nuit avec Crâne d'Œuf. Deux rangs plus loin il y a une Peugeot 308 avec deux mecs à bord, l'air pas tibulaire mais presque aurait dit l'autre. Ta baronne est rentrée dans l'aérogare.

Effectivement, Tancrede était appuyée nonchalamment contre la Jaguar. Il avait troqué sa tenue de garde-chasse contre un élégant costar noir, cravate assortie sur une chemise bleu pâle ; manquait

la casquette ! Un peu plus loin, était garée une Peugeot gris métallisé ; on devinait deux silhouettes à travers ses vitres.

— Il n’y a plus qu’à attendre, dis-je.

— Et après, qu’est-ce qu’on fera ?

— Quand le baron aura été récupéré, on suivra le convoi. Je ne pense pas que les gus interviendront ici au milieu de la foule. Et puis on improvisera selon les événements... ajoutais-je en palpant instinctivement dans ma poche le pistolet que j’avais piqué à Starsky.

Soudain, Tancrède se redressa. Portant mon regard sur la sortie de l’aérogare, je vis la baronne sortir au bras d’un dabe que je reconnus pour être l’alter ego de maître Maignan sur les photos d’Ernesto. Monsieur le baron de La Roche-Chaudard soi-même. Monsieur le baron était un peu plus petit que madame la baronne, avec une abondante chevelure poivre et sel, un léger embonpoint comprimé dans un costar trois pièces bleu marine à fines rayures, très distingué comme il se doit, et un attaché-case de cuir noir à la main pour tout bagage. A son côté la baronne avait revêtu une robe qui valait à elle seule le total d’une douzaine de catalogues de La Redoute.

Tancrède se mit au garde-à-vous avant d’ouvrir la portière pour son patron qui ne lui adressa pas même un signe de tête. Il n’eut même pas la peine d’aller mettre la mallette dans le coffre puisque le baron la conserva par devers lui, la plaquant sur son petit ventre comme pour s’en faire un gilet pare-balles.

— Apprête-toi à entamer la filature, fis-je à Léonard. Je suppose qu’ils rentrent au château mais il ne faut pas les perdre en route.

— D’ac ! répondit laconiquement Léonard en mettant le contact.

Et nous voilà partis, la Jag’, la 308 et la Clio, dans l’ordre et avec les espacements réglementaires. On prit la direction du château de ces messieurs-dames, mais voilà que la Jaguar snoba l’entrée de la propriété et continua sa route en direction de Pont-l’Abbé. Et soudain, le carrosse baronniale obliqua sur une petite route conduisant à la Rivière, tout aussitôt suivie par la Peugeot et de fait par notre Clio.

— Merde ! Ils vont fêter les retrouvailles au Moulin de Masdorec !

— Putain ! fit Léonard. Ils se refusent rien, c’est au moins un six étoiles !

— Trois étoiles suffiront ! Mais la filature va être beaucoup moins discrète sur cette route, forcément !

Et ce qui devait arriver arriva. La 308 se rua sur l’arrière de la Jag’, et l’envoya au fossé. Les deux occupants surgirent de la Peugeot, arme au poing. Tout alla alors très vite. Quelques coups de feu claquèrent et des vitres de la Jaguar volèrent en éclat. Les gonzes se ruèrent vers la Jag’ du côté du baron, ouvrirent la portière et tentèrent de l’en extraire. De son côté, un Tancrède chancelant sortit de derrière son volant avec un énorme pistolet à la main et tira sur l’un des gangsters qui fut projeté en arrière comme atteint par un colossal coup de poing. Son copain tira à son tour et le front de Tancrède s’illumina instantanément d’une étoile rouge. Je sortais le pistolet de Starsky de ma poche et me mis à tirer plusieurs coups à la suite en direction du malfrat survivant. De ma vie, je n’avais jamais fréquenté que les stands de tir de la Foire du Trône, sans jamais gagner la poupée ou la peluche géante ! J’ai vidé le chargeur. Au hasard, deux bastos mortelles sont venues atteindre le gus, l’une à la tête et l’autre près du cœur.

Je venais de tuer un homme ! C’était MON macchab. Il allait rejoindre tous les autres de cette triste histoire pour danser la gavotte en enfer !

— Et c’est là que nous sommes intervenus ! fit la capitaine Mary Lester.

À peine entendus les bruits de l’accident à une encablure de son restaurant chic et cher, le patron du Moulin de Masdorec avait appelé les gendarmes dont une voiture qui patrouillait à proximité arriva très rapidement sur les lieux du carnage. Deux ambulances des pompiers arrivèrent peu après, leur deux tons troublant le silence qui était revenu sur la tranquille petite route de campagne après la furie meurtrière.

Il n'y avait plus rien à faire pour le garde du corps du baron et pour les deux gangsters. Le baron de La Roche-Chaudard avait été légèrement blessé par quelques éclats de verre et était soigné par le médecin des sapeurs-pompiers. Complètement détachée de la scène qu'elle venait de vivre, la baronne arpentait le bord de la route avec un calme inquiétant. Prudent, le nommé Léonard Tout-Court s'était éclipsé dans la nuit tombante à l'arrivée de la maréchaussée.

Quant à Marcel Lambert, gravement choqué, il était enveloppé dans une couverture de survie, tel le preux chevalier vêtu d'une armure d'or ayant sauvé la princesse. La princesse semblait n'en avoir cure, et pour l'instant c'est une jolie gendarmette qui tentait d'apaiser le chevalier.

Il s'avéra rapidement que les deux malfrats faisaient partis d'une bande activement recherchée par la police judiciaire de Quimper. C'est ainsi que la capitaine Lester fut dépêchée sur les lieux, avec son équipier, le lieutenant Fortin.

— Putaing, Mary, fit celui-ci. C'est quoi ce massacre ? Règlement de compte à OK Corral ?

— Je ne sais pas, répondit la capitaine. Nous y verrons plus clair demain. Pour l'instant, tout le monde à l'hôpital, les vivants et les morts !

Après une nuit d'observation à l'hôpital de Quimper, les protagonistes – vivants – de cette affaire s'étaient retrouvés dans les locaux de l'hôtel de police.

La capitaine Mary Lester venait de se faire raconter la genèse de toute cette histoire par Marcel Lambert, antiquaire de son état à Sainte-Marine. Cela avait pris un certain temps car le sieur Lambert, parisien d'origine, avait mis toute sa gouaille pour narrer les péripéties qu'il venait de vivre. Bien évidemment, il avait complaisamment remis à Mary Lester la clé de la consigne où gisait le magot pour lequel étaient mortes sept personnes, a minima.

— Bonne nouvelle, monsieur Lambert, lui dit Mary. Compte tenu des circonstances, il apparaît bien que vous êtes intervenu en légitime défense et vous ne devriez pas être poursuivi à l'issue de nos investigations.

« Il n'empêche, se dit Marcel Lambert, j'ai tué un homme. Je vivrais à perpétuité avec le remord. »

— Quant au prénommé Léonard, ajouta Mary, nous allons le rechercher comme témoin de toute cette affaire. Recherche peut-être sans trop de zèle excessif, ajouta-t-elle avec un petit sourire aux lèvres.

Puis elle rejoignit son patron, Lucien Fabien, qui interrogeait – pardon, qui avait une conversion approfondie – avec monsieur le baron de La Roche-Chaudard, dans son bureau feutré de commissaire divisionnaire.

Le baron avait bien sûr commencé par faire valoir qu'il avait le bras long, qu'il avait de nombreuses connaissances au niveau gouvernemental et même au niveau international. Le divisionnaire Fabien l'avait stoppé net dans son élan :

— Je ne suis peut-être qu'un petit commissaire de province mais vos menaces sous-entendues ne me font ni chaud ni froid. Je suis au taquet, la retraite m'attend dans quelques mois.

» Et sachez, ajouta-t-il, qu'il en est de même de la capitaine Lester dont les moyens pécuniaires personnels, hors administration bien sûr, la mettent aussi à l'abri de votre chantage à l'avancement.

— Comme vous le laissez entendre monsieur le commissaire Fabien, insista Mary, nous n'hésiterons pas à tout mettre en œuvre pour faire aboutir cette enquête. Il serait sans doute dans votre intérêt de coopérer avec la Police.

— Surtout, précisa perfidement le commissaire Fabien, que cette affaire va beaucoup plus loin que le simple trafic d'œuvres d'art que nous subodorons. Permettez-moi de vous rappeler que cette affaire a causé la mort de sept personnes !

Car le lieutenant Fortin avait, pour reprendre son expression, fait son marché au rayon surgelés indiqué par le sieur Lambert et il avait retrouvé le cadavre de la pauvre Cindy. Avec les victimes de la fusillade du Moulin de Masdorec, cela faisait quatre macchabées. Et puis, Fortin avait rendu visite à la ferme des Marais, près de Tréguennec. Avec ses méthodes musclées mais sans avoir

besoin de jouer des muscles, il avait vite obtenu de monsieur et madame Langouzou et de leur colossal rejeton de se faire remettre les corps de maître Maignan, de John Larriver et d'Ernesto Costello. Et de sept !

Désormais, la famille Langouzou était au frais comme ses victimes mais pas dans les mêmes locaux ! Quant au baron, il allait passer aussi la nuit au frais dans les cellules du commissariat, histoire de le faire réfléchir un peu. Comme lui avait précisé le commissaire Fabien en lui notifiant sa garde-à-vue, il n'était certes pas l'auteur de ces crimes mais l'hécatombe liée à son trafic compterait lourd quand justice serait rendue. « Et croyez-moi, avait-il ajouté, la prison n'est pas votre château ; autant essayer d'abrégé la durée du séjour ! »

Le lendemain, effectivement, monsieur le baron de La Roche-Chaudard se trouvait beaucoup moins arrogant. Après s'être jeté sur le croissant et le café noir que le planton lui avait apportés, il décida de passer à table.

— Comme vous l'avez deviné, j'ai cru devoir profiter de ma position de commissaire de l'Unesco pour le recensement des œuvres d'art dans le Monde pour détourner quelques objets. Jean-Luc Maignan était chargé de les écouler sur le marché parallèle grâce à son réseau.

» La dernière affaire nous a valu un petit pactole que Maignan avait mis en lieu sûr, en l'occurrence la consigne de la gare, en attendant mieux.

» Hélas, lors d'une soirée interlope quelque peu arrosée, il en avait trop dit à la petite Cindy, laquelle avait aussitôt informé son souteneur, le fameux Costello, voyant là un moyen de sortir des bas-fonds où elle se morfondait. Mais Costello a préféré semble-t-il supprimer son informatrice trop bavarde.

» Costello et sa bande ont commencé par faire chanter Maignan : ou il leur remettait le pactole ou ils nous dénonçaient à la Justice. Maignan m'en avait informé et m'avait demandé de prolonger mon séjour aux Philippines le temps qu'il règle cette affaire me disait-il.

» Mais apparemment, l'affaire ne s'est pas réglée comme il le souhaitait puisque les protagonistes sont morts. Je l'ignorais évidemment. Mais j'ai été prévenu par mon homme de confiance, Tancrede Ladessus, qu'en tout cas ils avaient disparu. La voie paraissait libre pour me permettre de rentrer. Je comptais, en cas de besoin, sur les services de Tancrede et de son collègue Jacky comme gardes du corps.

» Voilà. Vous savez tout. Et je suis prêt à tout confirmer devant le juge d'instruction.

» Mais surtout, j'affirme que mon épouse est totalement étrangère à cette histoire. Elle ignore tout de mes trafics. Laissez-la en dehors de cette affaire.

— Pour l'instant nous n'avons effectivement rien contre elle, répondit Fabien. J'espère pour elle que nous ne découvrirons rien pour l'incriminer outre mesure.

« Ouais... pensait Mary Lester, mais elle a été très contente de bénéficier des petits suppléments de revenus de son mari. Mais il est vrai que pour le peu que je connaisse d'elle elle semble un peu évaporée et en tout cas elle paraît vivre dans son monde de nantis sans trop se poser de questions. »

La semaine suivante, le soleil brillait sur Sainte-Marine et sur l'embouchure de l'Odet quand Mary Lester se présenta au magasin d'antiquités de Marcel Lambert, pour une visite en cliente précisa-t-elle.

Mais Marcel se confondit en remerciements envers la capitaine de Police pour l'avoir écouté raconter toute l'affaire comme il l'avait vécue.

— Croyez-moi, j'avais besoin de tout raconter en détails. Cela m'a permis d'exorciser un peu les démons de cette histoire. Mais quand même, en définitive, j'ai tué un homme !

— Aucun grief n'a été retenu contre vous en raison des circonstances, vous étiez en état de légitime défense. Vous auriez été la victime suivante du tueur. Laissez maintenant le temps faire son œuvre, les souvenirs s'estomperont même s'ils ne disparaissent pas complètement.

» Mais comme je vous l'ai dit je suis ici en cliente. C'est bientôt l'anniversaire d'une voisine qui m'est chère. C'est un peu ma mère de substitution, pour moi qui ait perdu Maman à ma naissance. Comme elle aime beaucoup faire la cuisine et recevoir autour d'un bon plat – surtout chez moi d'ailleurs – je souhaiterais lui offrir quelques belles assiettes en vieux Quimper.

— Voyez celles-ci, dit Marcel. Elles ne sont pas très anciennes, mais ces danseurs de gavotte en motif central sont sympas ! En tout cas davantage qu'une danse macabre, ajouta-t-il en assombrissant son regard.

JEAN-CLAUDE COLRAT
Orléans, juin-août 2014